

## Topiques, études satoriennes Topoi Studies, Journal of the SATOR



### Les affinités sélectives

Véronique Duché-Gavet

Volume 1, 2015

Topiques de l'amitié dans les littératures françaises d'Ancien Régime

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090070ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1090070ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

SATOR, Société d'Analyse de la Topique Romanesque d'Ancien Régime

ISSN

2369-4831 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duché-Gavet, V. (2015). Les affinités sélectives. *Topiques, études satoriennes / Topoi Studies, Journal of the SATOR*, 1, 1–12. <https://doi.org/10.7202/1090070ar>

Résumé de l'article

Situé au confluent de plusieurs traditions littéraires, le roman de la première Renaissance explore avec attention le domaine sentimental. Mais s'il se focalise tout particulièrement sur le sentiment amoureux, il ne néglige pas pour autant la place accordée à l'amitié. Ces affinités sélectives, qu'il s'agisse de l'amitié qui unit deux personnes du même sexe ou bien de la « parfaite amitié », mettent toutefois souvent en jeu un troisième élément qui vient perturber la relation amicale. En effet, la fiction sentimentale vient nourrir le débat sur le rôle des passions, qui agite alors les milieux intellectuels.

Notre étude parcourt les romans sentimentaux et humanistes du « beau seizième siècle » à la recherche du triangle érotique que forment l'amant, l'amie et l'ami. Dans un esprit satorien, nous analysons les topoï narratifs qui lui sont associés.

© Véronique Duché-Gavet, 2015



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Les affinités sélectives

Situé au confluent de plusieurs traditions littéraires, le roman de la première Renaissance explore avec attention le domaine sentimental. Mais s'il se focalise tout particulièrement sur le sentiment amoureux, comme l'attestent des titres comme *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amour* ou *L'Amant resuscité de la mort d'amour*, il ne néglige pas pour autant la place accordée à l'amitié. En effet, même si elle ne constitue qu'un motif secondaire, celle-ci s'y déploie en une gamme de liens amicaux qu'il s'agira ici d'explorer. Cette relation duelle qu'est l'amitié sera toutefois abordée à travers l'image du triangle. Paradoxalement, ce sont non pas deux, mais trois éléments qui souvent nourrissent le commerce amical dans ces romans renaissants, amitié ordinaire ou « parfaite amitié ». Dans un esprit satorien, nous relèverons et analyserons les topoï qui lui sont associés –narratifs, rhétoriques ou iconographiques.

### *Des relations amicales*

Parce qu'il emprunte encore ses personnages au roman de chevalerie, le roman sentimental met souvent en scène une amitié héroïque entre deux chevaliers. En effet, comme le rappelle Anne Vincent-Buffault : « L'idéal chevaleresque, malgré tous les rituels de l'amour courtois, met au centre de ses pratiques les relations entre hommes, les liens de fidélité, d'affection, d'hommage<sup>1</sup> ».

Ainsi le *Jugement d'amour* de Juan de Flores s'ouvre sur le portrait de deux chevaliers jeunes et fougues « par lyen d'estroicte amytié ensemble uniz<sup>2</sup> ». De même, les Seconde et Tierce Parties des *Angoysses douloureuses* détaillent les pérégrinations de Guénélic et Quezinstra qui courent le monde à la recherche d'Hélisenne, et mènent la vie aventureuse des chevaliers errants<sup>3</sup>. La narratrice « parlant en la personne de son amy Guenelic » fait le récit de la rencontre des deux amis :

---

<sup>1</sup> Anne Vincent-Buffault, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, 1995, p. 186. Cette réflexion au sujet de l'amitié virile dans la fiction médiévale vaut encore, me semble-t-il, pour la fiction renaissante.

<sup>2</sup> Jean Beaufilz, *Jugement d'amour*, 2009, p. 178. Cette « estroicte amytié » est signalée à deux reprises dans la même page.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet Gabriel André Pérouse, « Écriture et rêve romanesque chez Hélisenne de Crenne. À propos des Seconde et Tierce Parties des *Angoysses douloureuses* », 1999.

Mais je vous veulx exposer, dont procedoit la tresfidelle amytié, qui estoit observée entre nous ; laquelle fut à l'occasion que le premier jour que je fuz surprins d'amours, comme je me pourmenois en un petit bois pres de nostre cité, nous nous rencontrasmes, et pristes cognoissance l'un à l'autre, en narrant chacun de nous les causes de nos anxietez. [...] il me fut advis qu'il precedoit tous autres (que jamais j'eusse veu) en discretion et prudence [...]<sup>4</sup>.

Le jeu sur les pronoms personnels permet d'affirmer la réciprocité des sentiments : à la solitude, exprimée par l'usage de la tournure réfléchie (« je me pourmenois ») succède la communion, rendue par la tournure réciproque (« nous nous rencontrâmes », « l'un à l'autre »). Cette affinité sélective entre Guénelic et Quezinstra ne se démentira pas jusqu'à la fin du roman.

L'amitié, qu'elle soit née dans le feu et l'ivresse des combats ou bien dans une commune « anxiété », noue un lien proche de la fraternité, comme en témoignent les expressions topiques qui l'expriment, usant de doublets synonymiques : « frere et amy », « compagnon et amy », « amytié fraternelle et compagnie jurée<sup>5</sup> ». On trouve également les locutions « loyal amy », « familier amy », « grand amy<sup>6</sup> » qui attestent la solidité du lien amical.

Cette amitié trouve à s'exprimer lors de conversations. On remarquera toutefois qu'il n'y a pas encore, dans le roman renaissant, de lieu topique où l'amitié s'exhibe – pas de causerie au coin du feu, ni de débat au petit salon. Et parfois, par pudeur peut-être (ou prudente réserve), l'ami n'ose confier à son ami les sentiments qu'il éprouve. Ainsi des deux chevaliers du *Jugement d'amour* : « non pourtant voulurent ilz, estant le cas en telle importance, que l'ung les amoureuses flambes de l'autre congneust. Et mesmes, si possible eust esté, à soy mesmes volentiers ung chascun d'eulx l'eust celé<sup>7</sup> ».

C'est le plus souvent la lettre qui est le véhicule de l'amitié<sup>8</sup>. Cependant, lettre « missive de demande », ou appartenant au genre suasoire si l'on suit le *De conscribendis epistolis* d'Erasmus, elle ne fait appel aux liens d'amitié que pour solliciter l'aide de l'autre, comme l'atteste la table des matières de *La maniere d'escripre par response* de Jean

---

<sup>4</sup> Hélienne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procedent d'amour*, 1997, p. 238.

<sup>5</sup> Cette dernière expression se trouve dans Diego de San Pedro, *Le Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 101.

<sup>6</sup> Cette dernière expression est absente des *Epithetes* de Maurice de La Porte, 1571.

<sup>7</sup> Jean Beaufilz, *Jugement d'amour*, 2009, p. 178.

<sup>8</sup> Pour une étude approfondie du commerce épistolaire dans le roman sentimental, voir Véronique Duché-Gavet, « Si du mont Pyrenée / N'eussent passé le haut fait... », 2008.

Quinerit de Mousne : « Comme tu peulx demander ung service à ung tien amy lequel se fust offert à toy<sup>9</sup> ».

L'amitié virile se manifeste donc par des actes concrets. Arnalte par exemple insiste sur le fait qu'un ami vient au secours de son ami dans le besoin : « l'amytié qui en la nécessité se cognoist, veult, et entend<sup>10</sup> ». Et Yerso, « un gentilhomme [s]on compaignon et amy<sup>11</sup> » est prêt à tout pour aider Arnalte, quitte à épouser celle que ce dernier aime pour lui éviter un chagrin amoureux !

Atendu qu'autant pour ton remede, et salvacion, que pour mon plaisir, ou proffit, j'ay prinse Lucenda à femme, esperant que ce mariage mettroit fin à ton tourment<sup>12</sup>.

L'amitié féminine n'est pas ignorée, même si elle n'est pas l'occasion d'amples développements. Ainsi Belinda, sœur d'Arnalte, et Lucenda ont noué une « amytié sociale<sup>13</sup> ». On s'interrogera toutefois sur la valeur de cet adjectif, absent des *Epithetes* de La Porte<sup>14</sup> : n'apporterait-il pas une nuance dépréciative ?

Pour sa part Lucrèce, la jeune héroïne de la *Penitence d'amour*, se confie à son amie Dyane :

Ma chiere amye il ne fault point vous dire combien je vous ay aymee par cy devant et faitz de present encores que je ne vous en aye jamais monstré l'effect si grant que je le tiens en mon cueur, vous l'avez bien peu apercevoir en toutes mes affaires. Parquoy il me semble que si je vous celoys quelque chose je feroys grant tort à nostre amytié<sup>15</sup>.

Lucrèce se sent tenu à un devoir de confiance envers son amie. Elle exige toutefois de cette dernière le devoir de conseil :

[...] je vous prie tant qu'il m'est possible et par nostre amytié vous conjure que me vueilliez donner tel conseil que je n'en puisse recepvoir aucun inconvenient<sup>16</sup>.

L'iconographie renforce le caractère topique de l'amitié féminine. Des bois gravés réutilisés à l'envi montrent par exemple deux dames dans une conversation animée<sup>17</sup>.

---

<sup>9</sup> Jean Quinerit de Mousne, *La maniere d'escripre par response*, f° 1, cité par Claude La Charité, *La rhétorique épistolaire de Rabelais*, 2003, p. 255.

<sup>10</sup> Diego de San Pedro, *Le Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 57. Le texte original espagnol est plus explicite : « la amistad en la necesidad se conosce : y en las obras se confirma ».

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 64. « Amye » est l'appellatif auquel elles ont recours lorsqu'elles se rencontrent.

<sup>14</sup> On trouve « sociable », mais non « social(e) ». Le texte espagnol pour sa part diffère sensiblement : « Lucenda y ella amistad estrecha toviessen, con conversacion mas la confirmaron ».

<sup>15</sup> Pedro Manuel Ximénez de Urrea, *Penitence d'amour*, 1537, f° h8.

<sup>16</sup> *Ibid.*, f° i2v°.

<sup>17</sup> Par exemple dans Pedro Manuel Ximénez de Urrea, *Penitence d'amour*, 1537, f° h7v°.

### *Des relations faussées*

Il reste à s'interroger sur le fondement de ces amitiés entre personnes du même sexe exhibées dans le roman sentimental. La relation amicale est-elle fondée sur la vertu ? Si l'on en croit la table de *L'Amant resuscité de la mort d'amour*, la vertu est « fondement d'amitié », ou « mere d'amitié ». C'est ce qu'affirme également la Comtesse :

[Vertu] certes est comme la propre mère de l'amitié de laquelle je parle. C'est elle qui la produit et engendre. Et n'est possible que sans vertu se puissent trouver aucune amitié bonne et honneste<sup>18</sup>.

L'amitié ne serait-elle pas davantage une commodité sociale, fondée sur l'intérêt ? Arnalte par exemple nourrit des doutes envers la bienveillance amicale de Yerso – il signale « la presumption, qui [lui] estoit survenue sur [s]on compaignon Yerso » : ce dernier ne serait-il pas lui aussi amoureux de la belle Lucenda ?

[...] quand il se plaignoit de Lucenda, [...] soupçon et jalousie me donnoient nouveau tourment. Toutesfois je n'en fis aucun semblant : car j'estimois que c'estoit abondance d'amour qui me nourrissoit en telle fantasie. Et de fait quelquefois j'avois deffiance de luy, et peu après il me sembloit, qu'eu esgard à ce qu'il me promettoit, et nostre amytié ancienne, que jamais ne m'eust voulu faire mauvais tour<sup>19</sup>.

C'est que la relation amicale s'enrichit –ou s'appauvrit?– d'une dimension supplémentaire. En effet, une tierce personne vient interférer dans le commerce intime et modifier la valeur de l'amitié. L'ami devient alors un simple adjutant dans une relation duelle dont le pôle s'est déplacé. L'ami ne recherche donc plus le bien de son ami, son *beneficium*, comme l'affirment les philosophes antiques<sup>20</sup>, mais son intérêt propre. Confiance et dévouement, les pierres de touche de l'amitié, sont alors bafoués<sup>21</sup>. Le héros du *Petit Traité de Arnalte et Lucenda* le constate amèrement : « la plus part des hommes sont variables en amytié<sup>22</sup> ». Contrairement à Guénelic, l'amant d'Hélisenne qui offre généreusement ses biens à Quezinstra (« Je luy fis offre de tant petit de biens qu'en ma faculté j'avois, pour à sa volonté en pover disposer, dont grandement me

---

<sup>18</sup> Theodose Valentinian, *L'Amant resuscité de la mort d'amour*, 1998, p. 50.

<sup>19</sup> Diego de San Pedro, *Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 63.

<sup>20</sup> On renverra par exemple à Aristote, selon qui l'ami se définit comme celui qui recherche le bien de l'autre. *Ethique à Nicomaque*, livre 2, ch. 4, §. 1381a. Voir également livre 8, ch. 3, §. 1156b. Voir encore Cicéron, *De amicitia*, ch. 9, §. 31 ou Sénèque, *De beneficiis*.

<sup>21</sup> Je propose donc le topos : AMITIÉ DÉTOURNÉE EN UTILITÉ.

<sup>22</sup> Diego de San Pedro, *Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 96.

remercia<sup>23</sup>. »), Arnalte ne renoue avec Yerso que pour utiliser commodément sa maison :

Pourtant, cher amy, me voyant tel que tu me voys, je n'ay sceu plus dequoy me fortiffier, sinon de la force de ton amytié, et des armes de ton conseil. Et pour m'en ayder, j'ay pensé, que puis que ton logis est si proche de celuy de Lucenda, et qu'autre bien n'en puis avoir que de la voir, qu'au moins je pourray estre de ce peu satisfait<sup>24</sup>.

De même Belisa, d'amie devient « esclave » lorsque Lucenda accepte de lui venir en aide et d'écrire une lettre à son frère Arnalte :

Et si tu as pouvoir de rompre la bataille de ses passions, par seulement luy escrire, je te supplie, ne luy denier ce bien, et luy faire telle grace, pour l'amour de moy, si tu ne le veux faire pour luy. Ce faisant au lieu d'une amye que tu as en Belisa, d'oresnavant y auras une esclave<sup>25</sup>.

L'amitié est ainsi instrumentalisée. Cette irruption d'un tiers dans la relation amicale a parfois des conséquences dramatiques<sup>26</sup>. Ainsi Perseo agit en traître, comme le lui reproche Leriano, le héros de la *Prison d'amour* :

Certainement je te tenoy pour amy, et te communiquoy tous mes affaires, et comme il appert je me confioy en ta vertu, et tu as usé de ta condition<sup>27</sup>.

C'est également le cas de Yerso, on l'a vu, qui épouse celle que son ami aime<sup>28</sup>. Parfois même l'amitié se mue en rivalité amoureuse<sup>29</sup>. La violente ouverture du *Jugement d'amour* en témoigne : les deux amis unis par une étroite amitié en viennent aux armes et la rivalité s'éteint dans le sang<sup>30</sup>.

### ***Amitié et sociabilité***

Le roman sentimental s'attache également à décrire des relations amicales moins dramatiques et relevant davantage de la sociabilité. Ainsi « ami » est le terme par lequel on accueille ou aborde un inconnu. Les amis en grand nombre forment une « compagnie ». Ils se réunissent par exemple au chevet du héros malade dans *L'Amant*

---

<sup>23</sup> Hélienne de Crenne, *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amour*, 1997, p. 238.

<sup>24</sup> Diego de San Pedro, *Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 56.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>26</sup> On relève le topos : AMI\_TRAHIR\_CONFIANCE\_DE\_L'AMI.

<sup>27</sup> Diego de San Pedro, *La prison d'amour*, 2007.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>29</sup> Je propose donc les topoï : AMITIÉ\_SE\_MUER\_EN\_RIVALITÉ\_AMOUREUSE et AMI\_TUER\_AMI\_EN\_DUEL\_POUR\_AMIE.

<sup>30</sup> Le même advient dans le *Petit Traité de Arnalte et Lucenda* ou dans *La prison d'amour*, même si, dans ce dernier cas, ce n'est pas à l'issue du duel que Perseo trouve la mort, mais plus tard, lors d'un autre combat.

*Resuscité*, et prennent place sur des chaises ou « sur carreaux et placetz<sup>31</sup> » lorsqu'ils lui rendent visite. De la même façon, les amis de Leriano s'inquiètent au sujet de sa santé, ou encore ceux d'Arnalte : « Mes amys continuellement s'enqueroient de mon estat<sup>32</sup> ». Toutefois ces « parents et amis » – l'expression revient souvent sous la plume des auteurs, au point que l'on peut se demander s'il ne s'agit pas là d'un doublet synonymique<sup>33</sup> – ne recevront aucune confiance amoureuse du héros. Ainsi Tefeo<sup>34</sup> ignore l'origine du mal dont souffre Leriano et se montre très maladroit :

Adonq un chevalier nommé Tefeo, lequel estoit grand amy de Leriano, voyant que son mal estoit d'amoureuse passion, combien que luy ny aucun ne sceust la dame qui en estoit cause, luy recita maux infinis des femmes<sup>35</sup>.

Ce sera l'occasion pour Leriano de donner quinze preuves de l'influence bénéfique de la femme sur l'homme, en un long plaidoyer en faveur des femmes.

Cette amitié « neutre » constitue donc la toile de fond du récit, et montre que le héros n'est pas seul ni abandonné de tous. Il n'est pas un « méchant ».

### ***Parfaite amitié***

Mais ce n'est pas là le projet principal de ce genre littéraire. Ce dont le roman sentimental se fait le chantre, c'est l'amitié entre deux personnes de sexe opposé, ou plus exactement la « parfaite amitié ». Inspirée des traités philosophiques antiques, notamment du *De amicitia* de Cicéron, abondamment compilé par Nicolas Denisot par exemple, elle s'enrichit d'harmonies chrétiennes pour constituer un préalable au mariage<sup>36</sup>.

Ne distinguant pas entre *philia* et *eros*, *amicitia* et *amor*, la parfaite amitié renaissante renvoie à la double nature des sentiments humains, dans la double obédience de la milice chevaleresque et de l'amour courtois. L'« ami » est alors très clairement l'« amant ».

### ***Les parfaits amants***

---

<sup>31</sup> Theodose Valentian, *L'Amant resuscité de la mort d'amour*, 1998, p. 94.

<sup>32</sup> Diego de San Pedro, *Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 37.

<sup>33</sup> Dans la langue médiévale, les « amis charnels » sont les parents. (Godefroy, « charnel », *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, p. 75.)

<sup>34</sup> L'ami se prénomme Theseus dans la première traduction du roman, due à François Dassy (1525).

<sup>35</sup> Diego de San Pedro, *La prison d'amour*, 2007, p. 125.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet Thomas d'Aquin *Summa contra Gentiles* (livre 3, §. 123, l. 6) ou encore Aristote *Ethique à Nicomaque* : « hujusmodi amicitia [conjugal] potest esse et propter virtutem, et propter utile et propter delectabile » (livre 8, ch. 12).

Le discours sur la parfaite amitié qui résonne dans le roman sentimental ressortit à la fois du manuel de savoir-vivre et du traité du bonheur. Il fait par exemple l'objet d'un très ample développement dans le livre 2 de *L'Amant Resuscité*, ouvrage de propagande philogamique. La comtesse Marguerite, en un long traité de plus de cinquante pages, livre sa conception des parfaits amants. Ainsi la vertu est une qualité fondamentale dans le cadre de cette relation parfaite. L'ami constitue un autre soi-même, au bonheur duquel on travaille :

Davantage qui regarde son amy ou amye, il contemple comme une exemple, comme un miroir de soy memes. Qui est la raison pour laquelle les absens sont presens, les paovres sont riches, les foibles sont fortz et rudes<sup>37</sup>.

Ce bonheur rejaillit alors sur l'ami :

Qui est ce luy ou celle vivant, qui ne sente une consolation parfaite, un contentement, un plaisir extrême, en la bienveillance mutuelle et reciproque de s'amyé ou de son amy ? Quelle chose peut estre plus suave, plus douce [...] <sup>38</sup> ?

demande la comtesse. Fondée sur la vertu, cette amitié se construit dans la durée, comme l'indiquent les adjectifs utilisés pour décrire celle qui unit Flamette et Pamphile, les personnages boccaciens du roman de Juan de Flores : « [je suis tresobservant de telle] perpetuelle amitie<sup>39</sup> » confie Gradisse, qui désire prendre Flamette comme modèle. « [N]ostre amytié estoit permanante » déclare Flamette à Pamphile<sup>40</sup>.

Cependant les amants soulignent eux-mêmes la difficulté d'accéder à une telle perfection : « Par ainsi nostre amour ne debvoit estre perpetuelle, ains debvoit avoir fin<sup>41</sup> » affirme Pamphile à Flamette. Luzindaro de son côté renonce à endosser le rôle du parfait amant, comme il l'avoue à Medusine :

Je ne me veux appeler parfait en amitié, ne presumer d'avoir l'entendement meilleur que ceux qui de tes fleches ont été atains : mais je me veux bien asseurer, et nommé le plus blessé de tous les humains et armé de cette raison<sup>42</sup>.

Le roman parfois détaille le portrait de celui qui n'est pas digne d'être un « parfait amy ». Ainsi selon Grimalte, Pamphile incarne l'infidèle, alors que Flamette est pleine de « parfaicte amytié ». Il souligne ainsi les « discordances » qui existent entre les deux amants dans son discours à Flamette : « vous estes pleine de parfaicte amytié, et de bon

---

<sup>37</sup> Theodose Valentinian, *L'Amant resuscité de la mort d'amour*, 1998, p. 165.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>39</sup> Juan de Flores, *La deplourable fin de Flamete*, 1536, p. 9.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 56.

<sup>42</sup> Juan de Segura, *Complainte que fait un Amant contre Amour et sa dame*, 1554, f° 66 v°.



zele, et luy en toute malice et mauvaistié est consommé, et parfait<sup>43</sup> ». On ne manquera pas de remarquer l'ironie de la situation, les « tristes amours » de Flamette étant adultères chez Boccace !

### *Intervention d'un tiers*

On notera toutefois la nécessaire intervention d'un tiers pour faire exister cette parfaite amitié. Cette tierce personne a généralement pour mission de transmettre des messages, écrits ou oraux, de solliciter et ménager des rendez-vous. Cet adjuvant peut être un simple serviteur, comme le page d'Arnalte :

[...] besoing (inventeur de toutes choses) me donna avis, que par un mien paige (lequel en la maison de Lucenda souvent frequentoit, pour acompaigner le frere d'elle) luy pourrois faire sçavoir ma passion : à l'ocasion dequoy voulu qu'il frequentast encores plus souvent qu'il n'avoit fait avecq' l'autre. Ce qu'il fist assez modestement, et promptement pour mon remede : de sorte que n'estant en rien soupçonné, il alloit quand il vouloit au logis de ma dame<sup>44</sup>.

Cet espion au service du triste chevalier – l'expression « en rien soupçonné » sera reprise plus loin par des termes comme « couvertement<sup>45</sup> » – n'hésitera pas à fouiller les poubelles pour y retrouver d'éventuelles traces de la correspondance d'Arnalte<sup>46</sup> ! Pur adjuvant dans le *Petit Traité*, le serviteur joue toutefois un rôle plus amplement développé dans la *Penitence d'amour*. Les « serviteurs diligens » sont alors au nombre de deux, et se voient pourvus d'un nom, Michellet et Thenot. Ils sont chargés, non seulement de transmettre des messages et des présents, mais également de recevoir les confidences de leur maître, avec qui ils tiennent de longues conversations philosophiques – ils citent au passage les « grands philosophes », ou Ovide. Ils plaident en outre devant Lucrece la cause de Lancelot. L'iconographie souligne d'ailleurs leur importance dans l'économie du roman<sup>47</sup>.

Mais ce tiers est souvent trouvé aux limites de la diégèse : c'est « l'acteur », « l'auteur », ou encore le « viateur », personnage qui assume également le rôle du narrateur. Ainsi dans la *Prison d'amour*, le narrateur intra-homodiégétique parvient à libérer le héros Leriano de sa prison en entrant en contact avec la princesse Lauréole.

Mais parfois le schéma se complique : le narrateur est à la fois l'amant – et l'auteur du

---

<sup>43</sup> Juan de Flores, *La deplorable fin de Flamete*, 1536, p. 31.

<sup>44</sup> Diego de San Pedro, *Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 21.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>47</sup> La gravure les représentant en discussion avec leur maître scande le roman à sept reprises.

roman. Comme en témoigne le « Brief traictié par Jehan de Flores pour lequel changea son nom en Grimalte, duquel l'invention est sus la Flamecte composee par Boccace<sup>48</sup> ». Deux couples, voire trois, interagissent en un ballet qui mène le lecteur jusqu'au vertige si l'on considère la dimension métalectique du roman. (Grimalte affirme que sa maîtresse Gradisse a reçu l'*Elegie* de Boccace, que Fiammette a elle-même rédigée :

Pour laquelle chose arrivée que fut sa gracieuse lettre à une mienne Dame, nommée Gradisse, elle eut tant de compassion et de tristesse des douleurs de Flammecte<sup>49</sup>.

Le rôle de « tiers » est tout d'abord celui que Gradisse attribue à son soupirant malheureux Grimalte, sommé de consolider la parfaite amitié du couple boccacien, dans le roman que l'Espagnol Juan de Flores a conçu comme une Continuation de l'*Elégie*, et de « remédier » aux « amoureux regredz de Flamete<sup>50</sup> ». « Je vais », dit-elle au jeune homme à propos de Flamette.

[...] prouchasser avecques vous les remedes de ses amours : et qu'elle congnoisse que j'ay eu compassion et pitié d'elle, luy disant que vostre volenté est d'aller chercher son amy, pource qu'il m'a semblé bon d'avoir ung tiers en ses affaires pour mieulx les executer<sup>51</sup>.

Grimalte est donc le tiers dans la « parfaite amitié » qui unit Flamette et Pamphile. Mais son intervention est vouée à l'échec, puisque l'on sait que Pamphile a maintenant une « neuve amye ». En retour, Flamette est le tiers dans la « parfaite amitié » qui pourrait unir Gradisse et Grimalte. À la fin du roman, c'est au tour de Pamphile d'être le tiers dans la « parfaite amitié » qui aurait pu lier Grimalte et Gradisse.

Le roman sentimental est ainsi à la recherche de la « parfaite amitié ». Mais c'est pour mieux combattre les passions : Jean Lecointe a souligné la dialectique passionnelle de la conversion à l'œuvre dans les *Angoysses douloureuses* par exemple<sup>52</sup>. Selon ce critique, il n'est pas possible de s'abandonner à la grâce divine sans le support de la passion, car Dieu n'aime pas les tièdes. La passion soufferte peut être – doit être – transmuée. La personne aimée n'est donc qu'un tiers dans la relation qui unit à Dieu, et la « parfaite amitié » qu'un pas accompli vers l'amour de Dieu.

---

<sup>48</sup> Juan de Flores, *La deplourable fin de Flamete*, 1536, p. 4.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 9. C'est nous qui soulignons.

<sup>52</sup> Jean Lecointe, « Le miel de la colère: la douceur des passions violentes à la Renaissance », *Du sucre*, 2007, p. 69-87. Sur le public féminin et aulique visé par le roman sentimental, voir Véronique Duché-Gavet, « Si du mont Pyrenée / N'eussent passé le haut fait... », 2008, p. 149-157.

L'amitié déborde parfois le cadre de la fiction. En effet, plusieurs œuvres sentimentales présentent la particularité d'être des romans à cadre, à *cornice*, et laissent s'exprimer des voix autres que celles des personnages.

Ainsi le tiers, narrateur intra-homodiégétique, peut également jouer un rôle extra-diégétique. Le narrateur du *Petit Traité* par exemple est le signataire de l'épître liminaire, adressé aux lectrices, aux « dames de la cour » – ce qui brouille les frontières entre auteur, traducteur et narrateur. Une amitié s'est nouée entre le voyageur et le « triste chevalier ». Arnalte s'adresse à ce narrateur à l'aide de l'appellatif « Amy<sup>53</sup> ». Mais cette amitié n'est pas purement désintéressée et est scellée par un pacte. Le narrateur est chargé de se faire le porte-parole d'Arnalte auprès des dames<sup>54</sup> :

Sçaches, amy, que non sans cause je t'ay mis en ces propoz, l'ocasion je la te feray sçavoir : pourveu que devant tu me vueilles bailler gaige de ta foy, que tout ce que je te diray, tu le feras entendre, et le mettras en la puissance des dames, non moins sçavantes, que discrettes : à ce qu'elles sçachent le mal, qu'une m'a fait souffrir sans raison : et contre leur condicion commune, qui est estimée plus pitoyable, que celle des hommes. A fin qu'en estant averties, elles luy en donnent coulpe, et facent plainte de sa cruauté<sup>55</sup>.

Le schéma est identique dans *L'Amant Resuscité*, mais se restreint à une seule lectrice, une mystérieuse Marguerite à qui l'auteur s'efforce de plaire. Cette relation s'inscrit même dans le cadre de la « parfaite amitié », comme l'incite à le croire l'iconographie, une gravure qui fait figurer côte à côte « l'auteur » et « sa Marguerite ».

Enfin le narrateur hétéro-diégétique – parfois traducteur – peut lui aussi afficher des relations d'amitié. Ainsi Mellin de Saint Gelais, à qui est dédié le *Petit traité de Arnalte et Lucenda*, est présenté comme l'amy de Herberay : celui-ci adresse un envoi « au seigneur de Saint Gelais, Abbé du Reclus, son bon seigneur et singulier amy ». François Dassy pour sa part, le premier traducteur de la *Prison d'amour*, remercie dans son épître liminaire l'ami italien par lequel il a eu connaissance du texte espagnol :

[...] ce petit livret jadis converty de langue castillanne et espaignolle en Tusquan florentin par ung ferraroys mon bon et singulier amy / Des mains duquel en ce premier voyage que le treschrestien roy Francois premier De ce nom mon souverain seigneur a fait en lombardie pour la conqueste de son estat ultramontain ay recouvert. Et voyant que D'assez belles matieres traictoit mesmes pour jeunes dames l'ay entreprins mettre et translater dudit ytalien en nostre vernacule et familiere langue francoise<sup>56</sup>.

<sup>53</sup> Diego de San Pedro, *Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 17, 33.

<sup>54</sup> On relèvera le topos : AMI\_CHARGÉ\_DE\_RACONTER\_MALHEURS\_DE\_L'AMI.

<sup>55</sup> Diego de San Pedro, *Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, 2004, p. 17.

<sup>56</sup> Diego de San Pedro, *La prison d'amour*, 1525, f<sup>o</sup> aij.

L'hommage à l'ami prend donc place en tête de l'ouvrage, ami qui se trouve être soit la source du récit, soit la cible, comme l'indique le traducteur du *Debat des deux gentilshommes*, qui s'adresse au « Lecteur [s]on amy<sup>57</sup> ».

Si elles ne sont sincères, ces effusions d'amitié relèvent alors de la *captatio benevolentiae* ; elles mettent également en scène cette « société d'amis » internationale, groupe d'individus qui ne sont pas forcément liés par des liens d'amitié, mais qui partagent les mêmes goûts en matière de culture et d'art<sup>58</sup>.

Ainsi l'amitié n'exerce guère la verve des auteurs de romans sentimentaux à la Renaissance. Ces textes, pour lesquels on pourrait préférer l'appellation « romans moralisés<sup>59</sup> », sont voués à dénoncer les dangers de la passion, notamment amoureuse. La « parfaite amitié » qu'ils appellent de leurs vœux est alors située loin de « cette pestilance et voluptueuse amitié plaine de poison » sur laquelle s'achève l'*Histoire amoureuse*<sup>60</sup>. Tout comme la *philia* d'Aristote tendait à fonder le pouvoir politique, cette parfaite amitié, « cor unum in anima una », est fondée sur celle de Dieu et sur l'image de la bonté divine qui engendre la communion des saints. Ainsi la relation amicale, qu'elle soit ordinaire, biaisée ou « parfaite », inclut toujours un troisième élément ; Dieu en dernier ressort.

Véronique Duché-Gavet

## Bibliographie

BEAUFILZ, Jean, *Jugement d'amour*, Paris, Garnier, 2009. [I. Finotti (éd.)].

DE CRENNE, Hélisenne, *Les Angoysses douloureuses qui procèdent d'amour*, Paris, Champion, 1997. [C. de Buzon (éd.)].

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, *Le debat des deux gentilshommes Espagnolz, sur le fait D'amour*, 1541, f aijv<sup>o</sup>.

<sup>58</sup> Voir à ce sujet Emily Francomano, « Reversing the tapestry: *Prison of Love* in Text, Image, and Textile », 2011, p. 1076.

<sup>59</sup> Voir Véronique Duché-Gavet, « Si du mont Pyrenée / N'eussent passé le haut fait... », 2008, p. 537-538.

<sup>60</sup> S'adressant aux « parfaitz Amants », « la principale des dix Damoiselles » y admoneste ses auditeurs à prier Dieu pour les deux amants, Luzindaro et Medusine, et à se détourner de « la vanité d'Amour » pour se consacrer à la sainte Croix.

DUCHÉ-GAVET, Véronique, « Si du mont Pyrenée / N'eussent passé le haut fait... », *Les romans sentimentaux traduits de l'espagnol en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.

DE FLORES, Juan, *La deplourable fin de Flamete*, Paris, Denis Janot, 1536.

FRANCOMANO, Emily, « Reversing the tapestry: *Prison of Love* in Text, Image, and Textile », *Renaissance Quarterly*, 2011, vol. LXIV, n°4, p. 1059-1105.

LA CHARITÉ, Claude, *La rhétorique épistolaire de Rabelais*, Québec, Editions Nota bene, 2003.

DE LA PORTE, Maurice, *Épithètes*, Paris, 1571.

LECOINTE, Jean, « Le miel de la colère: la douceur des passions violentes à la Renaissance », dans Véronique DUCHÉ-GAVET et Jean-Gérard LAPACHERIE (dirs.), *Du sucre*, Biarritz, Atlantica, 2007, p. 69-87.

PÉROUSE, Gabriel André, « Écriture et rêve romanesque chez Hélisenne de Crenne. À propos des Seconde et Tierce Parties des *Angoysses douloureuses* », *Bulletin de l'association d'étude sur l'humanisme, la réforme, et la renaissance*, 1999, n° 49, p. 55-67.

DE SAN PEDRO, Diego, *La prison d'amour*, Paris, Champion, 2007. [V. Duché-Gavet (éd.)].

— *Le Petit Traité de Arnalte et Lucenda*, Paris, Champion, 2004. [V. Duché-Gavet (éd.)].

*Le debat des deux gentilzhommes Espagnolz, sur le faict D'amour*, Paris, Denis Janot, 1541.

DE SEGURA, Juan, *Complainte que fait un Amant contre Amour et sa dame*, Paris, Michel Fezandat, 1554.

DE URREA, Pedro Manuel Ximénez, *Penitence d'amour*, Lyon, Denys de Harsy, 1537.

VINCENT-BUFFAULT, Anne, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1995.

VALENTINIAN, Theodose, *L'Amant resuscité de la mort d'amour*, Genève, Droz, 1998. [N. Denisot et V. Duché-Gavet (éds.)].